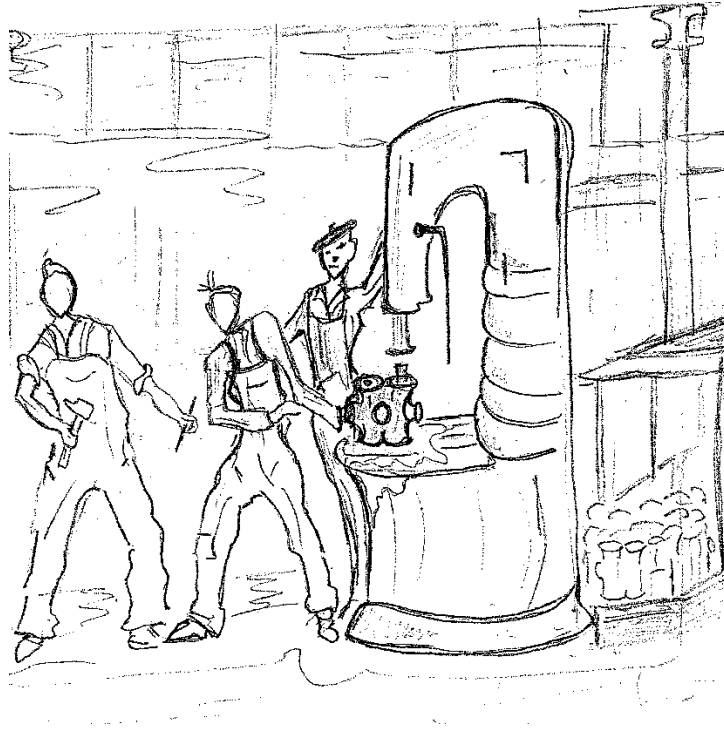


Pierre Koenig

L'USINE – 1967

Secteur industriel de la Meinau

Nouvelle d'Alsace



*Il détacha, trancha, sépara, jeta, détacha, trancha...
L'horloge marqua deux heures quarante-deux.
Il poussa un cri.*

325.000 FRANCS

Roger Vailland (1907-1965)

I

Les monstres du petit montage

L'usine tournait à plein régime. A l'intérieur des immenses halls, le brouhaha était assourdissant. Dans cet univers de fer, couchés sur le flan, de gigantesques corps d'aciers étaient façonnés par toutes sortes de machines. Perchés sur de grosses aléseuses, les opérateurs guidaient les outils de coupe qui dévoraient l'acier en faisant naître d'épais copeaux fumants. La poussière de fer soulevée, s'insinuait partout. Elle imprégnait les habits, collait aux mains, à la peau, et encrassait les cheveux. Par grappes entières, les ouvriers, fourmillaient sur les ouvrages démesurés à assembler. Une fois achevées, ces grosses pièces, hautes d'une dizaine de mètres, étaient dressées sur leurs supports. C'était les nouvelles presses qu'on testait avant d'être envoyées aux quatre coins du monde.

Le pacha, « le vieux », le patron de l'usine, président directeur général, déjà âgé, était un homme énorme, ventripotent et peu aimable. Régulièrement, il surgissait dans un des coins de l'usine, souvent là où ne l'attendait pas. Il avait la démarche lourde d'un vieux pachyderme obstiné. Son regard furibond balayait les quatre coins des ateliers. Il prenait soin toutefois, de saluer avec une pointe de déférence chaque ouvrier qu'il croisait. Il portait invariablement un costume élimé, avec un chapeau américain des années cinquante. Alsacien de pure souche, curieusement, il portait un nom américain « *Ontario* » (1).

Un patronyme en quelque sorte prédestiné.

Il conduisait une gigantesque limousine. Une « *Cadillac* » de couleur verte « cubaine », extrêmement voyante. J'étais surpris de constater la réalité des clichés... Le « *gros méchant riche* » avec cigare et voiture américaine aux formes tapageuses, qui de surcroît se payait le luxe d'être antipathique.

Cela existait vraiment ! C'était le P.D.G, le grand patron de l'usine Presse S.A. Une machinerie énorme. Plus de sept-cent ouvriers et plus d'une centaine d'employés de bureaux et dessinateurs industriels. C'était donc à lui qu'il appartenait de

diriger cette grosse fourmilière. Certes, derrière cette façade rêche, se cachait probablement un homme doué de capacités extraordinaires. Une réussite obtenue à la force des poignets par un travail acharné.

Selon les dire, simple ouvrier avant 1940, il était tourneur de métier et avait su saisir les opportunités fournies sous l'occupation allemande pour développer son outil de production. A partir d'un petit hangar recouvert d'une verrière, gelant l'hiver, écrasé de chaleur en été, sous cette étuve, avec opiniâtreté, il avait débuté sa carrière. C'était un homme seul qui avait mangé de la vache enragée. Il parvint ainsi, après plusieurs années de labeur intense, à vendre ses produits, à gagner la confiance d'une clientèle qui ne cessait de se multiplier. Son petit empire progressivement prenait forme.

Les commandes grossissaient. Les pièces aussi.

En outre, on entraînait dans cette phase magique de croissance des trente glorieuses. Il parvint à faire produire et vendre ses gigantesques presses emboutisseuses aux quatre coins du globe. Pas question de délocaliser à l'époque. La main d'œuvre n'était pas chère et l'usine grossissait, s'engraissait tranquillement sur place. Avec l'essor des matières plastiques et surtout l'explosion des ventes de l'automobile et des appareils ménagers, il fût encore davantage sollicité.

Sa fortune était faite.

C'était un homme très dur. Très dur avec les autres autant qu'avec lui-même. Le « vieux » était parfois pris par des accès de rage impressionnants. Il terrorisait les contremaîtres, « *les tabliers gris* » et leur adjoint « *les tabliers anthracites* », qui pour la plupart, lui devait directement, d'avoir été promu « chef » ou « chef adjoint ». Tremblants, ils craignaient le courroux du « boss ». Ce dernier avait le pouvoir – on ne sait jamais – de les déboulonner en un instant de leur confortable situation qu'ils avaient construite avec toute la fidèle obstination du chien de garde dévoué à son maître. Parfois, il était flanqué d'un ses directeurs actionnaires ou de son fils déjà âgé d'une cinquantaine d'année. Ce dernier, doté d'une taille imposante, affichait la même dégaine américaine que John Wayne. Mais sa ressemblance avec l'héroïque acteur s'arrêtait là. Entièrement inféodé à son père, il ne prenait aucune décision.

*

Pour faciliter leurs déplacements professionnels, le « vieux » dans sa grande mansuétude – ou peut-être, pour mieux « verrouiller » ses serviteurs – avait mis à la disposition de certains « *tabliers gris* », un véhicule de service, de la même couleur que sa *Cadillac*. Des *Dauphines* vertes. Ainsi toute une flotte de ces petites voitures nerveuses et brillantes, sillonnaient gaiement le secteur de la Plaine des Bouchers.

Elles faisaient également des heures supplémentaires. Car, consciencieux, certains *tabliers gris* pour mieux veiller sur ces véhicules, les ramenaient à leur domicile, le soir.

Les tabliers gris – et pour cause – craignaient « le vieux ». Ils semblaient avoir développés un sixième sens. Ils sentaient l'approche du danger. Fébrilement, comme les chevaux s'agitant dans leur enclos à l'approche d'un puma (comme on le montrait dans les westerns), une sorte de peur irrationnelle se dessinait sur le visage buriné de ces hommes mûrs, dès qu'apparaissait l'ombre du boss.

Ils « s'intéressaient » alors incroyablement aux détails les plus insignifiants. Arpentant l'atelier, nerveusement, ils remettaient en place des pièces ou des outils qui traînaient. Puis ils se réfugiaient à l'intérieur de leur box vitré. Leur bureau, d'où ils pouvaient mieux surveiller le hall. Là, ils époussetaient nerveusement leur écritoire sans oublier de remettre en place, papiers et classeurs.

Quand « le danger » était imminent, précédant l'onde de choc, d'atelier en atelier, le message d'alerte fusait : « ...*Achtung ! de Alt kommt !* (...Attention ! Le vieux arrive !) ».

Obséquieusement, le *tablier gris* se glissait alors aux côtés du patron qui d'un pas pesant visitait son empire. Mais « le vieux » avec toute la verve de prolétaire – qui lui était restée – sans détour, discourait aussi avec ses ouvriers. Ainsi, il s'accrochait parfois avec un de ces *anciens*, qu'il avait connus du temps de sa jeunesse. Des différends, sur des points de détails, une pièce mal positionnée, un outil qui traînait... Curieusement, les *vétérans* en salopettes résistaient, et même lui répondaient.

(1) Son vrai nom était « *Ottawa* ». C'est le nom donné à la cité qu'il a fait construire à la *Meinau* (sud de Strasbourg) et qui servait notamment, à loger à des conditions avantageuses, un bon nombre d'ouvriers et de « *tabliers gris* ».

Atmosphère surréaliste. Les *tabliers gris* – qui de toute façon donnaient entièrement raison au patron – battaient en retraite. Prudemment ils se plaçaient à couvert. Les témoins se taisaient, poursuivant avec application leur minutieuse besogne. Et on découvrait alors sous tous ses aspects, l'énorme PDG, engoncée dans son costume élimé, qui se démenait bruyamment à grands coups de gueule avec l'un de ses ouvriers retord. Pourtant, souvent, ses assauts étaient vains.

A force de gesticulations et barrissements tonitruants, il ne parvenait qu'à friper d'avantage son costume qui marquait déjà – par soucis d'économie sans doute – d'évidents signes de fatigue. A cours d'arguments, la gueule pendante comme celle d'un brochet, il restait sur sa fin, et furieux, il s'éloignait sans avoir eu raison, sans avoir pu dévorer l'*ablette*. Mais tel un pachyderme obstiné, il revenait. Car il avait de la mémoire, le vieux ! Mais ses coups de boutoirs restaient sans succès. De guerre lasse, il finissait parfois même par se réconcilier avec l'*ancien prolo* récalcitrant. Et parfois, l'épais visage rouge et furibond du vieil homme se fendait curieusement.

La gueule du brochet souriait.

Hermétique à tout dialogue syndical, qui semblait se maintenir à un état embryonnaire dans l'usine, il avait néanmoins, parfois des *brusques* attentions à l'égard de ses ouvriers. Lorsque, d'aventure, passait « le tour de France cycliste » qui arrivait

par la route de Colmar, « le vieux » décrétait tout simplement l'après-midi chômée pour tout le monde. Plusieurs années de suite, il réitéra cette mesure.

Enfin, la société *Presse SA*, ne manquait jamais d'offrir, en automne, avant que l'année ne s'achève, une soirée dansante avec un copieux dîner à tout son personnel, au Palais des fêtes à Strasbourg. Cette prestigieuse enceinte strasbourgeoise à l'allure monumentale que lui conférait son architecture aux motifs d'Art Nouveau, était alors très prisée. Chaque année de nombreuses soirées dansantes se succédaient en ces lieux. On retrouvait le bal de la Typographia, le bal de la police, le bal des Pompiers, le bal des Jonquilles, le bal des Boulangers... A la différence de ces bals populaires ouverts au grand public, la soirée organisée par la Société Presse SA était privée. Réservée aux personnels de l'usine, ouvriers et cadres accompagnés de leurs conjoints.

*

J'avais achevé mon apprentissage d'ajusteur-mécanicien à l'usine en 1967 avant d'être affecté au « Petit Montage », une unité de production située dans un hall annexe. Mon salaire, après l'abattement de 20% autorisé par de tortueuses dispositions réglementaires, car je n'avais pas encore dix-huit ans, était de 590 francs par mois (environ 90 euros). Un « *tablier gris* », Monsieur Bach, dirigeait l'unité. C'était un homme posé et calme, sauf bien sûr quand *Ontario*, rôdait dans le secteur. Bach était secondé par Monsieur Hammer « *un tablier anthracite* ». Epais et lourd, déjà âgé, ce dernier portait une casquette grise et des lunettes à grosses montures brunes qui cachaient à peine ses énormes sourcils broussailleux. Quand il se déplaçait, il haletait comme un vieux chien.

Dans ce secteur, on fabriquait les organes de la machinerie nécessaires au fonctionnement des grandes presses. Près d'une soixantaine d'ouvriers occupaient l'unité. Ils étaient répartis en une dizaine d'équipes.

Dans celle où je me trouvais, nous étions à six, installés autour d'un grand établi avec un étau pour chacun et un tiroir pour ranger les outils. L'équipe était dirigée par un petit homme sympathique, tout en rondeur, âgé d'une quarantaine d'années, Charles Bruche. Ses collègues l'appelaient *Charele*, mais pour moi ce fut toujours Monsieur Bruche ou Monsieur Charles. Il était de petite taille avec un visage large et avenant. Il chantait souvent. Il avait une belle voix. Il habitait Brumath où il animait la chorale de la paroisse. Mais il n'affichait aucune bigoterie. Bien au contraire, il semblait même beaucoup s'amuser quand il me titillait avec des sujets qui me transformaient en pivoine dans cette période trouble de mes dix-sept ans.

En effet, j'avais encore *Angèle* dans mon « viseur » (et je n'étais pas le seul), une brunette de mon âge aux formes aguichantes et yeux rieurs. Je l'apercevais parfois, furtivement, lorsqu'elle se rendait au bureau des salaires où elle travaillait. Le bureau des salaires était une laide structure vitrée, une sorte d'aquarium, située au beau milieu de l'ensemble des ateliers du grand hall.

Comment m'y prendre pour l'aborder ? Je n'en avais aucune idée. Mais j'échafaudais toutes sortes de plans, sans vraiment y croire... En fait, je rêvassais. Neuf heures par jour, pendant cinq jours, plus le samedi matin, soit 49 heures par semaine, c'était long... Ainsi, *je dansais langoureusement avec elle. Je trouvais les mots qu'il fallait. Parfois aussi je me voyais à ses côtés, sur la plage. Au cinéma au lieu de tenir la chandelle à un copain plus « expérimenté », j'osai fourrager fébrilement sous sa robe, ma main rencontrant alors des douceurs inconnues et palpitantes...*

Ces chimères sensuelles me tourmentaient et bien sûr je m'embrouillais avec les pièces à monter.

« Pierrot ! Tu m'entends ? » J'émergeais.

« Alors... me glissait malicieusement Charles tu ne veux pas nous dire *qui c'est ? ...* »

Je haussais les épaules et essayais de me concentrer sur ma pièce. Les autres rigolaient.

Dans la petite équipe dans laquelle j'avais été versée, nous assemblions des électrovannes avec leurs douilles, soupapes et valves, le tout maintenu dans des blocs en fonte. Ils étaient ensuite testés sur un banc d'essai dans une cabine insonorisée. Ces appareils commandés par électroaimant réglèrent le débit des fluides hydrauliques des gigantesques presses.

Dès mon arrivée, le chef d'équipe, patiemment m'expliqua la marche à suivre. En réalité, le travail était assez facile et répétitif. Il fallait toutefois faire attention de ne pas se coincer les doigts avec les blocs en fonte. A sa pédagogie sécuritaire Charles y mêlait gentiment, sans avoir l'air d'y toucher, toutes sortes d'allusions égrillardes... « *Oh ! Pierrot ! Tu rêvasses encore, attention quand même où tu mets tes mains et tes doigts ! Ici, c'est moins doux qu'ailleurs ! Ha ! Ha ! Ha !* ». J'avais presque l'impression qu'il devinait mes pensées. Il devenait agaçant à la fin. Mais ses paroles étaient empreintes d'une telle bonne humeur que j'en riais moi-même. En outre, il avait raison, il fallait rester prudent avec les machines. A ce sujet, j'avais découvert avec un certain dépit – que ne m'expliquais pas – que les machines ne m'aimaient pas. Toutes celles que je touchais, presse, perceuse, fraiseuse, semblaient se cabrer comme si elles possédaient une âme, allez savoir... Elles se détraquaient, se grippaient et me lâchaient. Alors je m'adaptais. J'évitai de trop les solliciter. Je m'en serais presque « excusé » auprès d'elles, mais moi non plus, je ne les affectionnais pas.

*

Michel, un autre collègue venait d'atterrir lui aussi dans notre équipe. Lui, sortait du collège. Il avait un CAP de « mécanique générale ». C'était sa première expérience en usine, mais il avait l'air de bien s'en sortir. Les machines l'aimaient bien, lui ! Mince, les cheveux couleur de jais, avec ses yeux verts et ses dix-sept ans il devait faire des ravages. Même sans

rien connaître de ses aventures, j'en étais presque jaloux. Il habitait Saverne et pour venir travailler faisait régulièrement le trajet en moto, une vieille BMW qu'il bichonnait. Cependant, il avait fini par prendre un pied à terre à Strasbourg au foyer des célibataires, rue de Lausanne où le loyer pour la chambre était très modéré (cent francs par mois). Il parlait peu. Je n'aimais pas ça. Sans arrêt, j'essayais de lui tirer les vers du nez. Ça devait être un sacré tombeur, mais il se taisait. Tout au plus, un sourire entendu découvrait parfois ses dents blanches. Finalement, c'était un garçon assez secret. Il nous quitta rapidement pour faire son service militaire où il avait devancé l'appel.

Dans l'équipe il y avait également Fritz. Une grande perche. Il venait tout juste d'achever son service militaire. Visiblement, il savait tout et jacassait comme une pie. Il voulait toujours avoir raison. Au point que ça en devenait fatiguant. Il était coiffé d'un béret. Avec sa petite moustache, son visage maigre et sa voix haut perchée, il ne lui manquait plus que la baguette de pain.

Mais comme moi, c'était un Alsacien de pure souche, bavard et de surcroît un vrai casse-pied. Pourtant je me méprenais sur son compte. Fritz, comme j'allais le découvrir un peu plus tard, était un homme à l'esprit vif et adroit quand les circonstances l'imposèrent.

C'est lui qui secondait et remplaçait parfois le chef d'équipe.

Antoine, l'autre membre de l'équipe était plus effacé. Agé au maximum d'une quarantaine d'année, il en paraissait au moins soixante, voire soixante-dix. C'était un vieux célibataire, ravagé par l'alcool. De petite taille, il avait l'air d'un gros nain triste. Il avait le visage bouffi et d'énormes pustules fleurissaient sur son gros nez et sur ses joues. A jeun, c'était un homme foncièrement bon, mais réservée. Il parlait peu et buvait beaucoup. Il buvait en silence et plus ou moins en catimini. Il n'était pas sale, mais exhalait une épouvantable odeur rance de vinasse mêlée à l'eau Cologne dont il s'inondait pour cacher son vice. Michel, était son voisin direct à l'établi. Malgré les deux mètres cinquante qui les séparaient, il dégustait salement.

Qu'est-ce que ça peut puer un ivrogne !

Périodiquement, Antoine effectuait des cures de désintoxication, dont il revenait un peu requinqué. Pendant un ou deux jours, il brandissait alors triomphalement des grosses bouteilles d'eau et de limonade. On applaudissait. Lui, souriait comme un enfant, découvrant d'horribles dents jaunes.

« A la bonne heure ! Antoine ! C'est quand même mieux comme ça ? Non ? » Se réjouissait Charles toujours prêt à encourager son vieux collègue – même s'il n'y croyait guère – vers la voie de la sobriété.

Mais rapidement son vice le rattrapait. Il colorait d'abord discrètement la limonade en rouge et, rapidement se remettait à siffler ses petits quarts de *Kirawi* qu'il dissimulait dans son sac et son tiroir. Malgré sa maladie, c'était un homme assidu au travail, du moins il était présent à son poste. Bien sûr, il n'était pas très productif, c'est le moins qu'on puisse dire. En fait, il vivait seul et personne pour le soigner. Alors se porter malade n'avait aucun sens pour lui et Charles ne l'accablait pas.

Il était facile de le charrier. On s'amusait comme des imbéciles à ses dépens. Il démarrait au quart de tour, le pauvre. Son esprit continuellement embrumé ne saisissait rien. Parfois, entre deux coups de rouge, la face grise et éteinte, il s'endormait carrément debout, appuyé sur son étai. Je ne pouvais m'empêcher, l'air de rien, de donner un coup de marteau sur l'établi. Le pauvre diable, jaillissant de ses limbes, sursautait. Se sachant pris en faute, il s'activait alors frénétiquement sur la douille qu'il polissait depuis des heures. En chœur, nous nous moquions de lui. Nos plaisanteries, dont j'étais en général l'instigateur, étaient grotesques. Charles ne s'y trompait pas quand il me rappelait à l'ordre « Tu ne peux donc pas t'en empêcher ! ... Arrête un peu tes singeries et travaille au lieu d'asticoter tout le monde ! »

Antoine, nous l'avons ainsi vu sombrer, jour après jour, en moins d'un an pour s'effacer définitivement, discrètement, comme une flamme vacillante qui s'éteint. Les derniers jours, avant son hospitalisation et son décès, il fut pris de violents tremblements et vomissait de la bile. Même dans cet état, on le voyait encore porter à ses lèvres, avec obstination, à deux mains, car il ne contrôlait plus rien, une de ces minuscules bouteilles. Le verre du goulot s'entrechoquait entre ses dents, menaçant presque de lui briser ses chicots pourris.

Antoine était alors effrayant à voir avec sa face boursouflée et grisâtre.

Charles Bruche secouait la tête.

Le pauvre diable ne faisait plus rire personne.

A la fin, ses yeux noirs roulaient dans ses orbites. Il était prostré, comme perdu dans un autre monde, peuplé d'êtres hideux qui le dévoraient de l'intérieur. Visiblement il était épouvanté. Peut-être subissait-il alors une des formes d'attaque de *Delirium Tremens*. Mais il avait gardé le silence. C'était un buveur silencieux, triste et seul... Il est parti, comme il a vécu, sur la pointe des pieds sans faire de bruit.

*

Dans notre équipe il y avait encore Monsieur Baer. Un homme trapu et puissant qui avait toujours la face rouge. Il parlait très fort. Il rangeait ses outils dans un tiroir de notre établi, mais il travaillait à l'écart. Il avait besoin de beaucoup de place. Il équilibrait d'énormes roues dentées montées sur leurs axes. Pour la mise en place délicate de ces grosses roues d'acier dont certaines mesuraient plus de deux mètres de diamètre, il utilisait les services du grutier *Seppel* qui conduisait le pont roulant monté sur rails situé à plus de sept mètres de hauteur au-dessus de nos têtes.

Seppel manœuvrait le crochet avec une adresse stupéfiante. Certes, il avait plus de vingt ans de pratique et ne savait sans doute pas faire autre chose. Mais ce qui caractérisait cet homme « analphabète » c'est qu'il était monstrueux. Monstrueux d'apparence, dans tous les sens du terme. Il avait la force d'un gorille, une attitude simiesque, des bras démesurés, une gueule

de chien avec des yeux mobiles et globuleux. Un reste de cheveux gris filasse s'échappait sur les côtés de son béret. Quand il parlait, il poussait des cris rauques. Il éructait ses mots – incompréhensibles pour moi – comme s'il crachait.

Il me fascinait.

Il aurait pu être un « *des faunes de l'espace* », de *A. E. van Vogt* auteur connu de SF... A savoir, un monstre venu d'ailleurs... Mais on m'avait dit qu'il venait de la campagne, qu'il possédait même une belle parcelle de terre grasse qu'il cultivait. Il était marié et avait deux filles. Certains prétendaient – ce devaient être des mauvaises langues – qu'il avait acheté sa femme contre plusieurs sacs de pommes de terre.

Dans les moments creux où l'on ne faisait pas appel à ses services, il reposait sa grosse tête sur ses poignes appuyées sur le rebord de sa cabine ouverte située en hauteur. Parfois il s'endormait. Mais il avait la vivacité et l'ouïe fine du chien de garde. Dès qu'on l'appelait, il se redressait et saisissait ses commandes pour filer vers l'endroit désigné. Il me faisait penser à un grand singe. Je l'observais souvent. Finalement il aurait pu représenter le chaînon manquant entre un gorille « non apprivoisé » et l'homme... C'était peut-être pour cette raison que j'eus l'idée de lui balancer des boulettes de papier aluminium pendant qu'il somnolait. Il réagissait alors comme un gros chien de garde endormi qu'on titille. Furieusement il se levait, scrutait les alentours et s'agitait dans sa cabine comme un primate en cage.

J'étais au bord du fou rire, les autres aussi... J'en pouvais plus, mais prudemment je gardais le nez plongé sur mon ouvrage. N'empêche, qu'il m'avait repéré et derechef, il se remit à aboyer féroce du haut de son perchoir.

« Pierrot !! Arrête tes bêtises ! s'il t'attrape, il te casse en deux, et ne compte pas sur mon aide ! » me disait Charles qui se voulait prévenant.

Mais j'aimais trop jouer avec le feu. A la fin, il me suffisait de jeter un coup d'œil vers le monstre, pour déclencher sa fureur...



J'avais aussi déclenché la fureur d'un autre monstre ; *Ontario* en personne.

Je lisais déjà beaucoup. Mon imagination se promenait et se perdait dans de nombreux ouvrages notamment, comme précité, les SF où un certain *Isaac Asimov* décrivait ses mondes parallèles et *Bradbury* de bizarres « *chroniques martiennes* ». Cette évasion, outre mes rêveries musicales et sensuelles, m'aidait à mieux remplir mes journées.

Je n'arrivais toujours pas à me passionner pour la mécanique industrielle. Je regrettais amèrement de n'avoir pas pu poursuivre mes études. (Pourtant, je ne le savais pas encore, mais j'étais en meilleure école que je ne le pensais...) J'avais bien repris – en me forçant terriblement – des cours du soir, trois fois par semaine, pour préparer un brevet professionnel en mécanique générale (l'équivalent du brevet de maîtrise). Cela paraissait être ma seule porte de sortie pour mieux réussir dans cette voie. Mais encore et toujours, en pratique, je buttais sur l'utilisation des tours, des fraiseuses... Parmi ceux qui suivaient ces cours, il y avait de véritables virtuoses des machines-outils, des hommes d'âge mûrs qui s'accrochaient pour améliorer leur sort, leur quotidien professionnel. Or les machines, je les exécrais et elles me le rendaient bien. Alors comment faire ? Certes, je ne m'en sortais pas trop mal sur le papier, en théorie notamment avec les vecteurs et leurs produits (vectoriels ou scalaires), une autre horreur que j'absorbais comme un médicament amer.

L'envie m'avait également pris à cette époque d'apprendre l'anglais. Ça pouvait toujours servir... En fait, j'avais surtout envie de mieux saisir le sens des mots et des rengaines des Beatles « *Hey Jude... Something...* » qui déferlaient sur les ondes. Un besoin inassouvi aussi, de savoir, de tout connaître...et d'aimer...

All you need is love... Non ? (Tout ce dont tu as besoin est d'amour...).

Ainsi dans les moments creux, j'avais le nez plongé dans un petit manuel Français/Anglais (niveau 3^{ème} ou 4^{ème}) placé dans le tiroir de l'établi maintenu ouvert, juste sous l'étau, dans laquelle était fixée la pièce sur laquelle, normalement, je devais travailler... Mentalement, et même à haute voix, je répétais les mots que j'étudiais, de toutes façons le bruit des machines – là au moins elles étaient mes alliées – couvrait ma voix.

J'étais en train de compter : « *One ! Two ! Three ...* » quand quelqu'un me tapa sur l'épaule. C'était *Ontario*, en personne, avec sa gueule de brochet plus pendante que jamais, prêt à happer tout ce qui était à sa portée.

Je ne l'avais jamais vu d'aussi près. Il avait une grosse tête rouge avec des oreilles pendantes. Son costume gris était toujours aussi fripé. Son chapeau « Franck Sinatra » avait légèrement glissé sur sa nuque.

Il sentait le cigare, mais n'avait pas l'air apaisé pour autant.

« C'est quoi ce bouquin ? »

Il s'était exprimé en alsacien. Il parlait d'une voix épaisse, traînante, presque triviale.

« Heu ! Je... Ah ! Et bien heu ! J'apprends un peu l'anglais quoi ! ... »

— *Wààss ?* Quoi ? Comment ça ? » Il avait élevé la voix.

Il m'avait tourné le dos. Visiblement il cherchait « le tablier gris ». Mais il n'y avait personne d'autre à mordre... *Ontario* avait été « trop discret ». Personne ne l'avait vu surgir. Alors il se mit à vociférer.

Je trouvais toutefois qu'il y allait un peu fort « ce sexagénaire milliardaire » qui résidait au quartier de l'Orangerie, perdu dans sa somptueuse bâtisse, large comme un paquebot, construite dans le plus pur modern style ! se déchaîner ainsi, pour si peu. Une onde de colère, inattendue, pointa le bout de son nez en moi. Je répondis avec insolence.

« Oh là !... Oh ! Ça va ! Hein ! C'est pas la peine de vous *exciter* comme ça ! Monsieur... »

— *Wààss ?* (Quoi ?) Sa voix avait encore monté d'un ton, ses oreilles se mirent à bouger, je crus un instant qu'il allait me charger comme un pachyderme, mais il se contenta de pointer son doigt comme un revolver sur ma poitrine. *Ich ! Ich* (Moi ! Moi !) *Je vous paye pour travailler ! Pas pour vous reposer !!!... »*

C'était clair ! J'avais compris. Ce n'était pas la peine d'insister... J'étais sûr que j'allais être remercié dans la journée même. Notre « tablier gris » enfin arriva. Monsieur Bach, avait quand même réussi à prendre son courage à deux mains pour venir nous rejoindre. Hammer l'adjoint en « tablier anthracite » époumoné – l'émotion sans doute – vacillait à ses côtés. Progressivement il y eut un attroupement autour d'*Ontario* qui mugissait.

Tous acquiesçaient gravement.

Il avait drôlement raison « le vieux ».

Monsieur Bach d'une voix blanche promit « au vieux » que « *cet incident ne se reproduirait plus jamais...* » Et *Ontario*, avec sa brusquerie habituelle, subitement, tourna les talons et s'éloigna, tandis que cette fois-ci « l'onde de choc », « *Achtung ! d'Alt kommt !* (Attention ! Le vieux arrive !) » le précéda plus efficacement.

Bach, tout blanc dans son tablier gris, encore sous le coup de l'émotion, au lieu de me tancer, me supplia : « Ecoute !... ne me fais plus jamais ce coup-là ! si tu veux regarder tes bouquins de culs – j'avais vivement réagi – ou autre chose... va ailleurs, cache-toi !... »

Charles, à son tour s'était mis de la partie. Il était fâché « Si seulement tu pouvais être un peu plus sérieux dans ton travail ! ça nous arrangerait tous !!! ». Son courroux à lui me fit plus d'effet, il m'attrista même.

Bien sûr, Fritz jugea utile d'en placer une, lui aussi.

Pendant un moment je me tins coi...

Alors que j'essayai de digérer cette cascade de réprimandes, j'entendis soudain, au-dessus de ma tête, une sorte de hennissement. C'était le monstre. Le grutier-primare « *Seppel* ». Du haut de son pont roulant, il s'esclaffait comme un fou en faisant du tam-tam avec ses pognes sur les rebords de sa cabine. Sa gueule de travers était grande ouverte. Je discernais même ses *crocs* jaunis par le tabac. Mais bien loin de prendre la mouche, je fus moi-même gagné par son rire.

Pour sûr, c'était lui le plus intelligent. Il riait de ma déconvenue. C'est vrai que du haut à plus des sept mètres, notre affaire devait avoir l'air plutôt comique. Des gros insectes s'agitant autour d'un gros mulot cravaté qui gigotait et braillait... Fritz et Michel également surpris par ce grutier impayable s'esclaffèrent à leur tour. Même Charles ne put résister à cette crise d'hilarité qui nous avait tous gagnée. Antoine qui était encore parmi nous, par la même occasion, en profita pour vider en douce son petit quart de *Kiravi*.

Il était temps que la journée se termine...

Dans les jours qui suivirent j'attendais bien-sûr la sanction. En fait, il n'y eut rien... Le vieux « brochet-pachyderme » avait de la mémoire mais il n'était pas du genre rancunier. J'avais même, en catimini, repris « mes cours tiroir » sans grand succès d'ailleurs...

II

Le faux silence de l'atelier...

Pour assembler les électrovannes, une des opérations consistait à loger des douilles en laiton dans les blocs en fonte. Chaque pièce comprenait deux cavités spécialement prévues à cet effet.

En face de notre établi, entre deux grandes perceuses occupées l'une par Georges qui bégayait et l'autre par Arthur qui mangeait sans arrêt, il y avait une petite presse qui servait justement à enfoncer les douilles dans leur cavité. On était en début d'après-midi. Plus d'une cinquantaine de pièces devaient être équipées. Les douilles étaient déjà positionnées. Il ne suffisait que d'actionner les 200 bars du piston.

Je soulevai les vingt kilogrammes de la pièce en fonte à équiper, je l'engageai sous la presse, j'abaissai le piston, j'appuyai, puis l'enlevai pour la reposer sur un caillebotis en bois. C'était une opération que j'avais déjà maintes fois exécutée. La tâche s'avérait monotone.

Je soulevai, engageai, abaissai le piston et retirai le bloc en fonte... D'habitude, pendant que je m'attelais à cette tâche, je chantais à tue-tête. Le bruit des machines couvrant ma voix. J'entonnais notamment « *Love me... please!* » un des tubes de *Polnareff* qui me trottait dans la tête depuis des semaines.

Mais ce jour-là, on était en plein été. Malgré les chuintements des presses, les broutements des perceuses et le grondement sourd des ponts roulants, la chaleur faisait régner une sorte de faux silence dans l'atelier. Je discernai même le bruit de la mastication d'Arthur accroché à sa perceuse qui entre deux trous, terminait son camembert.

J'avais chaud.

En été, les grandes baies en verre feuilleté qui éclairaient le hall, le transformait en serre. J'aurais bien sûr préféré être allongé à la plage... Je rêvassais. Je voyais les jambes longues, bronzées des baigneuses... et sans arrêt, je jetai un œil sur l'horloge de l'atelier.

L'aiguille semblait figée.

Le temps ne passait pas.

Je soulevai, engageai, abaissai le piston et dégageai la pièce...

J'avais déjà équipé une vingtaine de pièces, quand soudain ma main fut happée dans un de ces blocs. Ma main gauche, négligemment était restée posée sur une des ouvertures latérales de la pièce tandis qu'avec l'autre j'abaissai le piston.

Je poussai un cri et me mis à hurler quand je découvris avec horreur que ma main était emprisonnée dans le bloc de fonte. Rapide comme l'éclair, Fritz avait bondi de son établi pour enfoncer le bouton « d'arrêt d'urgence » de la presse. Je ne ressentis presque aucune douleur. Pourtant j'étais resté totalement conscient. Mes doigts emprisonnés étaient comme engourdis.

J'avais l'impression qu'un liquide froid s'était déversé dessus.

Le sang s'épandait déjà en une large flaque sous le bâti de la machine. Vainement, je tirai sur ma main, sans succès. La gorge serrée, je me posai mille questions. Comment est-ce qu'on allait pouvoir dégager ma main ? Fallait-il casser la pièce ? Une pièce en fonte avec les douilles insérées dans les cylindres... Ma main et mes doigts étaient perdus ! J'étais au bord d'un abîme. Je ne bougeai plus.

« Ma main... mes doigts... J'arrive plus à les sortir... » Je haletais et je transpirais.

Après la terreur, ce fut l'abattement. Les relents huileux de la presse me piquaient les yeux. Autour de moi on s'agitait. Mais tout avait l'air de se passer au ralenti et les bruits de fond de l'atelier se transformaient en sinistres chuchotements. J'entendis Bach qui commandait à l'un des ouvriers « Appelle les secours ! Vite ! ». Fritz me soutenait. Vu la position de la pièce, je n'aurais même pas pu m'asseoir.

Charles sans ménagement ordonna « Laissez-le respirer ! Ecartez-vous ! ». Il m'observait intensément. Son regard allait de mes yeux vers la pièce en fonte qui emprisonnait ma main. « Ça va Pierrot ? ». Je ne répondis pas. J'étais comme un animal pris dans un piège... Charles réfléchissait à toute allure. Il eut un court conciliabule avec Fritz – ce dernier lui avait soufflé une idée – avant de disparaître un instant et revenir avec longue chasse et un gros marteau. Dans mon dos, j'entendais toujours Monsieur Bach « le tablier gris » qui précisait que les secours allaient bientôt arriver « Quels secours ? Les pompiers ?... »

« *Pierre!* Regarde-moi ! écoute-moi ! Ça va toujours ? j'acquiesçais vaguement. On va tourner la pièce, pour y voir plus clair... Fritz ! Tu es prêt ? *Zeppel* va nous aider ! »

Charles, sans cesser de me parler, doucement manœuvra le bloc en fonte avec l'aide du « monstre grutier » descendu de son pont roulant pour venir prêter main forte. Mon bras suivant le mouvement, le bloc en fonte fut retourné sur le côté. Puis à l'aide de la chasse, Charles repoussa, à coups de marteau – en évitant mes doigts – la douille solidement maintenue dans le cylindre. Doucement, je parvins enfin à retirer ma main.

« Bah ! ... C'est que le doigt ! s'exclama Hammer *le tablier anthracite*, comme si je ne m'étais fait qu'une égratignure. Il est vrai qu'à lui... à l'une de ses mains, il lui en manquait déjà deux doigts, j'avais à peine remarqué ce détail... »

J'avais la partie avant de l'index gauche arraché. Il ne tenait plus qu'à un lambeau de peau. Je saignais toujours abondamment. Mais le reste de ma main était relativement intact. Je devais une fière chandelle à mon chef, Charles Bruche. Mais je ne réalisai pas. J'étais trop sonné.

Les secours, arrivèrent enfin. En fait « les secours », c'était le gros concierge en tablier beige, le surveillant de la pointeuse. Il était encore plus essoufflé que d'habitude. Son béret était de travers. C'est lui en général qui se chargeait de panser les petites blessures, sans quitter sa guérite. Mais là, il avait dû quitter son fameux poste d'observation. Sous toute une série de compresses, il m'enveloppa la main sans ménagement. Il était accompagné d'un ouvrier du service entretien, chargé de me conduire à l'hôpital.

Il était quinze heures trente, quand l'ouvrier me déposa avec sa Dauphine verte, à l'Hôpital civil de Strasbourg. J'étais en nage.

Je fus conduit dans un immense bâtiment moderne à cinq étages. Le service des urgences occupait tout le rez-de-chaussée. Le couloir était clair, le carrelage vert. Je me rendis compte que j'étais sale. Ma salopette était recouverte de tâches huileuses et de sang. Je n'avais même pas pu me débarbouiller. Une des infirmières, distraitement, jeta un coup d'œil sur ma blessure « Ah ! ...oui... et bien là... y faudra attendre !... ». On prit néanmoins le temps de s'atteler scrupuleusement aux formalités administratives ; remplir des fiches, noter le nom de l'employeur, essayer d'enregistrer mon numéro de sécurité sociale – je ne le connaissais pas par cœur...

Enfin, on nettoya sommairement la plaie avec une giclée d'eau oxygéné, puis on m'installa dans un box sur une couche montée sur roulettes et j'attendis. Je n'étais pas seul. Dans la salle d'attente qui jouxtait le couloir, d'autres personnes que j'avais entrevues en passant, nombreuses, silencieuses, assises en rang d'oignons, patientaient également. La plupart étaient en consultation. Des hommes, des femmes, certains avaient déjà leur bras en écharpe ou la tête bandée. Certains somnolaient. Mais il m'était impossible de m'entretenir avec eux, car on m'avait placé à l'écart, en attente dans un box.

J'allais donc être soigné en urgence... mais je me trompais. J'attendis, j'attendis en vain... Un quart d'heure, une demi-heure... Je rongerais mon frein, impatient de savoir ce qu'il allait advenir de mon doigt !

Je passai même par toutes les phases de l'indignation. Me laisser poireauter comme ça, avec un doigt arraché ! J'avais fini par élever la voix... On me rétorqua fermement « *que si j'en avais assez d'attendre... Personne ne me retenait !* ».

Après l'exaspération de la première heure, ce fut l'abattement. Je me sentais tout bête avec mon l'index qui pendait. Je compris ce que voulait dire « prendre son mal en patience ». Heureusement, je n'avais pas trop mal. Tout avait été sectionné. Et puis, ce n'était que le doigt... Ma main n'étant que légèrement endolorie.

J'avais à nouveau les yeux fixés sur une horloge. Seize heures trente... Dix-sept heures... Je n'avais même pas de magazines à portée de main. J'en avais ras-le-bol. Pourtant, le personnel ne chômait pas. La mine renfrognée, ruminant mon impatience, j'observais le manège des infirmières et des aides-soignantes... Froides, blanches, presque vaporeuses, elles s'activaient, exécutant mille tâches à la fois. J'avais l'impression d'être dans un bain d'éther. Elles changeaient des gros pansements, défaisaient des bandages, cautérisaient des plaies à l'aide de pinces maintenant des compresses. Elles filaient d'une salle à l'autre comme des abeilles butineuses. Elles virevoltaient autour de mon box, sans même m'adresser un regard. Il n'y avait que les clac-clac de leurs sandalettes qui semblaient m'interpeller. La somnolence m'aurait certainement gagné, si je n'avais pas été aussi mal installé. Mais, dans cet univers aseptisé et essentiellement féminin, immanquablement « toutes sortes de pensées » m'assaillirent.

Impossible de ne pas fantasmer...

Je n'avais que ça à faire.

Les scènes aguichantes « d'infirmières sensuellement voraces » présentées dans un des *Paris-Hollywood* crasseux à force de passer de main en main à l'usine, vinrent me titiller... Un désir inattendu, indécent et déplacé m'avait envahi. Ainsi les vraies, celles que j'avais là sous les yeux, celles dont l'indifférence semblait me narguer, je reluquais maintenant bêtement leurs galbes.

Comme un voyeur, un obsédé de la chair, j'essayais de deviner leurs jambes nues en transparence sous leurs blouses. La gracilité de leur cou avec leurs cheveux remontés sous leur coiffe et maintenus par une résille ou élastique, m'attendrissait comme si j'avais été un vieillard lubrique. En se pressant parfois, elles se déhanchaient, mais jamais elles ne se dévoilaient, du moins pas, comme je l'aurais souhaité. Au contraire, la plupart d'entre elles semblait même capitonnées dans leurs tenues de professionnelles de santé.

Pourtant elles étaient mignonnes... Qu'est-ce que je n'aurais pas donné pour partager mon intimité avec l'une d'entre-elles !

All you need is love... (tout ce dont tu as besoin c'est d'amour)

A force de cogiter, je me sentais de plus en plus gauche.

Si seulement je n'avais pas été aussi nigaud, benêt comme je l'étais malgré la fraîcheur de mes dix-sept ans... J'avais tant à offrir ! Mes illusions et toute la vigueur inexpérimentée de ma jeunesse !

Pourquoi m'ignoraient-elles ? Je n'étais pas si mal en fin de compte !

Enfin... J'avais quand même une excuse... N'étais-je pas en position « d'infirmier » ? Sans oublier que j'étais encore en bleu de travail. Ma salopette était maculée d'huile et de sang séché. Avec mon visage noirci par la poussière de fer et de sueur, je n'étais « même pas présentable » pour me faire soigner... Alors pour le reste...

Au bout d'un moment tout de même, je m'aperçus qu'une d'entre-elles, une des plus anciennes, à la dérobée, me lançait un regard attendri. C'était celle qui m'avait tancé dès mon arrivée alors que je manifestais bruyamment mon impatience. J'essayai donc de paraître plus avenant et de moins faire la gueule. Elle aussi, se fit plus conciliante. Elle s'était approchée de moi, de près, trop près – elle dégageait une forte odeur de savon et d'éther – puis s'était carrément assise sur ma couche, collée contre moi (...). Elle m'avait à nouveau nettoyé la plaie en me parlant doucement comme on parle à un enfant (mais je n'étais plus un enfant !...)

« C'est long ! Hein !... mais on n'y peut rien... il y a beaucoup de travail. Les médecins sont tous en train d'opérer. Je vais essayer d'en attraper un dès qu'il sort du bloc... mais il faudra aussi faire une radio de la main. Pour ça, j'attends l'interne, c'est lui qui doit remplir la fiche.

— Mon doigt ? Je vais... j'vais pas le perdre ? Mon angoisse c'était réveillée.

— Mais non ! Il sera suturé. Ce n'est pas un problème, vous avez même eu beaucoup de chance, d'après ce qu'on nous a dit...

Je comprenais et j'acquiesçais. Cette femme *déjà sacrément mûre* – j'estimais qu'elle avait dépassé la trentaine – entièrement disposée à mon égard me fit du bien, dans tous les sens du terme. Sa présence et sa douceur inattendue me troublaient et me comblaient d'aise. J'avais la tête qui tournait un peu quand, brusquement elle se leva. Qu'avais-je donc imaginé ? On l'avait appelé ailleurs... Elle disparut. Vers dix-huit heures trente-deux (j'étais toujours assis en face de l'horloge) un jeune interne se pencha enfin au-dessus de mon doigt. J'eus droit à une piqûre antitétanique.

Dans la foulée on me fit des radios.

L'opératrice sembla déçue.

« La partie du haut est arrachée, mais pour le reste, il n'y a même pas de fracture ! »

Je regagnai le box. L'infirmière qui avait réapparu me sourit d'un air entendu. Elle avait « attrapé » un chirurgien « le patron en personne ».

Mais ce ne fut qu'après vingt heures trente, qu'un chirurgien (peut-être le patron) rageusement, car il n'avait pas le temps, me sutura le doigt. Il paraissait tellement contrarié d'être dérangé pour si peu, qu'en m'anesthésiant localement la main, l'aiguille avec laquelle il me piqua plusieurs fois de suite dans les doigts, flamba comme si elle allait se rompre.

« Mince alors ! Il a la peau dure ! Tourne donc ta main !! Tu ne comprends pas le français !! »

Je lui lançai un regard assassin et suivait l'opération en serrant les dents. Il paraissait encore assez jeune et portait des lunettes à verres fumés.

« Arrête de bouger !!

— Je regarde juste...

— Tu veux opérer à ma place ?... Non ? alors laisse nous faire... Ah quelle poisse ! et en plus, il est crado !... ».

Il se mit aussi à tancer l'une ou l'autre infirmière, qui haussa les épaules.

J'avais vraiment passé un sale quart d'heure. Mais la rage au ventre, je n'avais émis aucun cri, aucune plainte, trop heureux d'en finir, il n'était pas loin de 22 heures... (*Même John Wayne n'avait jamais été traité de la sorte... D'ailleurs, il ne se serait pas laisser faire – Laisse tomber mon vieux ! Serre-moi ce garrot et ramène de l'eau chaude... Le reste, j'en fais mon affaire !...*)

Ce praticien pressé et coléreux, dégoulinant de mépris à mon égard, m'avait sommairement rafistolé le doigt. L'index avait été recousu de travers, mais il était sauvé. Je pus ainsi, quelques semaines plus tard reprendre le travail, et le sport (le judo).

*

Assez tard dans la soirée, ma sœur et mon beau-frère passèrent me prendre pour me reconduire à la maison. J'avais l'avant-bras maintenu en écharpe.

Maman la pauvre, était dans tous ses états. Elle était seule. Papa était de service ce jour-là. Elle était épuisée, à force d'angoisse et d'attente. Ses chevilles étaient gonflées et rouges. Mais elle trouva encore la force pour m'aider à me débarrasser de mes habits sales et de me laver, sans même prononcer un mot. Comme à son habitude, elle se traînait dans la cuisine avec son haut tabouret que lui avait spécialement confectionné papa et sur lequel en position semi-assise, elle vaquait à ses occupations gardant toujours sa canne à portée de main. Pendant qu'elle me savonnait les bras et le visage, j'étais surpris par la douceur de ses mains que l'arthrite pourtant, avait déjà tant déformée...

FIN

Pierre KOENIG

1^{er} Prix de la Nouvelle Daniel-Walther 2018